

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 36 (1898)
Heft: 7

Artikel: Dâi bounès z'orolhiès
Autor: C.T.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-196750>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

— Tout le monde; il vous aime et vous l'aimez aussi.

— Je respecte votre père, je suis reconnaissante des bontés qu'il m'a témoignées, voilà ce qui est vrai, tout le reste est faux; d'ailleurs, vous l'avez dit, je ne suis qu'une pauvre servante, recueillie par charité. En prononçant ces derniers mots, Marguerite ne put retenir ses larmes.

— Pardonnez-moi, ah! pardonnez-moi, Marguerite, je vous ai fait de la peine, mais... tenez... j'étais fou quand j'ai dit cela, et puis je souffrais tant, car, voyez-vous, loin de vous détester... je vous aimais de tout mon cœur.

— Vous m'aimiez!

— Et à présent plus que jamais. Ecoutez, Marguerite, je retournerai à la maison, mais vous y resterez.

— Je ne sais si je dois... je crois qu'il vaut mieux que je m'en aille.

— Je comprends, vous ne pouvez me voir, reprit tristement le jeune homme.

— Ne croyez pas cela, Monsieur Antoine, je suis touché de vos bonnes paroles, mais je ne puis oublier que je ne suis qu'une pauvre fille, et je ne peux ni ne dois répondre à votre amour.

— Et si j'étais pauvre aussi?

— Alors, dit Marguerite en rougissant, alors... je ne sais pas.

Un instant après les deux jeunes gens revenaient côté à côté, à la ferme Cornaz. Le silence qu'ils observaient n'était pas un indice de froideur ou de médisance, car Antoine jetait à la dérobée sur sa compagne des regards remplis d'espérance et d'amour.

Les vendanges sont achevées, les vergers sont dépouillés de leurs fruits, mais l'hiver n'est pas encore là; quelques beaux jours viennent encore réjouir la fin de l'année. Il faut en profiter, c'est ce qu'on répète un peu partout, et à la ferme Cornaz plus qu'ailleurs.

Il n'est bruit dans tout le village de Chexbres que du mariage du fils Cornaz avec la *belle effeuilleuse*. Chacun prétend *avoir eu vent* de la chose depuis longtemps.

— Je vous l'avais toujours dit, répète une vieille commère dont le menton cherche sans cesse à embrasser le nez. Ça ne pouvait finir autrement.

— Mais c'est du père Abram que vous parlez, Françoise, lui répond une forte luronne aux joues rouges comme des coquelicots.

— C'est bon, c'est bon, Jenny, on sait, ce qu'on sait; ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on voit clair.

A la *Croix-Blanche*, les commérages entre hommes vont aussi leur train. L'oncle Samuel est accablé de questions, mais il est trop affairé pour y répondre, car le grand jour approche, et c'est lui qui s'est chargé de l'organisation de la fête.

Le mariage d'Antoine et de Marguerite est effectivement décidé. — Abram Cornaz, au rebours de ce qui se passe en pareil cas chez les gens riches, avait accueilli avec joie la demande de son fils, chantant le mariage de celui-ci avec l'aimable effeuilleuse; il préférerait Marguerite, pauvre, laborieuse et modeste, à une personne richement dotée qui arriverait chez lui avec autant de prétentions que d'écluses.

Qui fut heureux de ce dénouement? Ce fut, outre le jeune couple, l'oncle Samuel: sa filleule épousant Antoine, c'était mieux encore qu'il ne l'avait espéré; aussi voulut-il se charger du *trousseau*. Son égoïsme et sa mauvaise humeur avaient disparu tout à fait.

Sans être riche, l'aubergiste de la *Croix-Blanche* avait, dans un tiroir secret d'une vieille *garde-robe*, certains vieux lousis de Berne qui n'attendaient que le moment de rentrer dans le monde. L'oncle Samuel en employa quelques-uns à l'achat du trousseau; il y mit de l'amour-propre, et on fut unanime pour trouver qu'il fit royalement les choses. Quant à Antoine, le brave garçon pensait que les magasins de Lausanne et de Vevey ne seraient jamais assez assortis au gré de ses désirs et selon les mérites de sa fiancée.

Le jour de la noce arriva enfin, de nombreux pétards et coups de fusil l'annoncèrent à tous les environs. Devant l'église du village, une quantité de curieux attendaient le cortège de la mariée. Celui-ci parut, précédé par une foule d'enfants. Marguerite, vêtue de blanc et la couronne de fleurs d'oranger sur la tête, attirait tous les regards; elle donnait le bras à son parrain; venait ensuite Antoine, son

père et un grand nombre d'invités des deux sexes.

Après la bénédiction nuptiale, le ministre fit aux nouveaux époux une touchante et chaleureuse allocution, qui les impressionna vivement.

— *Regardez-vous*, disait un des gamins qui s'étaient faufilés dans l'église.

— Quoi! lui demande un de ses compagnons.

— L'oncle Samuel qui pleure!

Au sortir de l'église, on se rendit à la *Croix-Blanche*, où des chars à bancs tout attelés attendaient les gens de la noce.

Après une joyeuse collation, on monte en char, les jeunes gens faisant de leurs bras des dossiers pour leurs compagnes, puis les chevaux partirent au grand trot pour Vevey, où devaient avoir lieu le dîner et le bal.

Et maintenant, ami lecteur, que vous dire de plus?... Toutes les espérances conçues par le jeune couple se sont pleinement réalisées. Antoine, *range* et laborieux, fait le bonheur de sa femme, qui le lui rend bien; cette dernière, toujours belle et heureuse, ne laisse pas passer un seul jour sans rendre grâces à Dieu de son bonheur; le père Cornaz, comblé de soins et d'attentions, semble rajeuni de dix ans. Quant à l'oncle Samuel, il va toujours, suivant son expression, son petit bonhomme de chemin; toutes ses calineries, ses caresses et ses gracieusetés, sont réservées à deux petits êtres blonds et roses. Ce sont les enfants de l'*Effeuilleuse*.

H. R.

Dâi bounêz z'orolhiès.

On n'est tot parâi pas ti lè mimo quand on a bu un coup!

Vo väidès bin soveint dâi gaillâ qu'ont fifâ' n'a tropa dè demi-litro que sont diés què dâi tiensons et que sè mettont adè à ein tsantâ dâi tots galézès, àobin que vo débliottont on moué dè dieuséri à vo fèrè crêvâ de rire; clliâo ziquie, l'est dâi soulons dè sorta po bin derè; mâ, y'ein a assebin dâi z'autro que sont bordons et pottus qu'oïrdianstro quand l'ont cauquès verro derrâi lè têtets; tsertson rogne à tot le mondo et l'eimoudrontz dâi tsecagnés à quoû que sâi; ma fâi, avoué clliâo cocardiers, ne faut pas cresenâ et ni allâ lão derè dou iadzo « crapaud », kâ l'ont astout eimpougny 'na bo-tolle àobin on tabouret pê'na piata et hardi! pan, su la pipe!

Enfin quiet, cé diablio dè vin ne fâ pas à ti lo même effet; lè z'ons, quand l'ont bu, ont'na niaffa dâo tonaire et dâi z'autro ne poivont pâpi derè papet: y'ein a assebin que poivont sè redurîr sein cotâ lè mourtes, quand bin l'ont golliassi tota la dzornâ et dâi z'autro, qu'on feimint bu dou iadzo trâi décis, que tignont tota la tserrâire ein deseint: « A moi les mûrs, la terre m'abandonne! »

Et clliâo qu'ont lè guibaulès que refusont dè fèrè lão servieo! que faut que dâi bons citoyens lè preignont pè lè brés et pè lè piatûs po lè remorquâ tant qu'a l'hotô! Ein vouaique dâi gaillâ que baillont dâo fi à retoodrè! assebin quand on paô esquivâ clliâo covrâ, faut lo fèrè, kâ quand on rapporte dinse tsi li on compagnon, faut pas s'atteindrè à recaïdrè dâi remachêments dè la fenna et ni on verro, quand bin dâi iadzo, vò l'ariâ prâo affanâ; la pernetta vo fâ 'na potta qu'on derâi que l'est vo qu'ai soulâ se n'hommo.

Carcavet étai on gaillâ que fifâé destra; assebin sè trovavâ prâo soveint pè la pinta avoué dâi bombardaiès dè la metsance. Quand l'avâi dinsè bu, lo mor allâvâ adè bin, mâ l'est lè piatûs que l'âi manquavont po s'alla reduire, et commeint cutisvâ tot solet à n'ôn pâlo d'amont, s'agessâi d'allâ se fourrâ à la paille on pou à catson po pas que la Jeannette l'oussé, kâ la fenna fasai adé lo détentin quand Carcavet reintrâvâ dinse battant.

Onna né, que l'en avâi 'na fédârala, lo pinter lâi dese:

— Ora allein Carcavet! l'est onj'hâorès, tè faut allâ tè reduirè!

— Oh! ne pu pas, l'ai fâ l'autro, y'é coudhi mè lévâ, mâ lè tsambés refusont, paret que su on bocon paffe; pu yé poâirè dè férè dâo boucan ein monteint lè z'égrâ et gâ la cárâ! se la Jeannette m'out reintrâ; se tè pliâ, laisse-mè allâ cutsi su ton fein!

— Na! na! rien dè cein, tè faut alla dremi tsi tè, tè portéri à câcou tant qu'ao pailo, et po montâ lè z'égra, ye trérè mè choquès, dinse ta féâna ne vâo rein ourè.

— Ah! te crâi que ne vâo rein ourè! l'ai fâ Carcavet, la Jeannette a dâi pe finnès z'orolhiès què tè, pisque mè dit adé que l'out montâ lo baromètre!

C. T.

La fuite de Louis-Philippe. — En France, il est question paraît-il de célébrer le cinquantième anniversaire de la révolution de février 1848. A ce propos le *XIX^e Siècle* rappelle cette amusante anecdote :

» On sait que Louis-Philippe dut fuir les Tuilleries en gagnant la place de la Concorde par la galerie qui se trouve sous la terrasse longeant le quai. Le moment était critique, et, bien qu'en n'en voulût point à son existence, ce départ n'était pas aisé.

» Au moment où, hésitant sur le parti le plus pratique à prendre, il débouchait sur la place, un ouvrier vint, l'ayant un des premiers reconnu, se place à ses côtés, énergiquement, en défenseur solide et déterminé. L'homme était doué d'une belle vigueur et il faisait de son corps un rempart au souverain renversé.

» Il s'agissait de faire monter le roi dans un fiacre, qui attendait. La nouvelle de sa sortie s'était répandue comme une trainée de poudre, et la foule s'amassa autour de lui, curieuse et agitée. L'homme jouait des coudes pour faire passer Louis-Philippe et il reçut quelques horriions en s'efforçant de lui ouvrir la voie. Le trajet n'était pas long, jusqu'à la voiture, mais il était difficile et laborieux.

» Ce garde-du-corps de la dernière heure, dont le sang-froid était parfait, ne s'égara pas pour protéger le monarque pour qui l'exil commençait. Il parvint enfin, au milieu des remous, à gagner le fiacre. Il y fit monter le roi en le poussant, et, avec un air de défi, en regardant ceux qui l'entouraient, il ferma la portière. Tandis qu'il s'assurait qu'elle était bien close, Louis-Philippe, au milieu de son effarement, touché de tant d'égards courageux, remercia avec effusion l'homme qui s'était constitué son protecteur efficace, en lui disant combien il lui savait gré de sa suprême fidélité.

— Oh, ce n'est pas la peine de me remercier, allez! répliqua rondement celui-ci... C'était pour être plus sûr de vous voir partir pour jamais... Vive la République!

Ma tante. — Voici comment les « Annales politiques et littéraires » expliquent l'origine de ce mot par lequel on désigne familièrement le Mont-de-Piété :

Alors que le prince de Joinville était fort jeune et tenu assez serré par son père, qui n'était pas un père prodigue, la reine sa mère lui avait fait cadeau d'une magnifique montre en or.

Un jour, la reine ne voyant plus cette montre au gousset de son fils, lui demanda ce qu'il en avait fait.

— Elle est chez ma tante, répondit le jeune homme.

On court chez la princesse Adélaïde : on interroge, on cherche ; nulle trace du précieux objet.

Il fallut alors s'expliquer et dire quelle était cette parente inconnue, nouvellement alliée à une famille royale... C'était le Mont-de-Piété.

Le mot fit fortune et passa même la Manche. Seulement les Anglais, qui sont nos contraires